

TRUMP DANS LA MAIN DU COMPLEXE MILITARO-INDUSTRIEL

PIERRE GUERLAIN *



Les médias dominants, qui n'avaient pas vu venir la popularité relative de Trump pendant la campagne, avaient légitimement dénoncé les particularités psychologiques du candidat. Ses déclarations racistes, sexistes, xénophobes, cruelles envers les handicapés, vulgaires et menaçantes dressaient un portrait peu flatteur de celui qui se présentait en champion des travailleurs, surtout blancs. Le milliardaire vantard a réussi à obtenir des heures de publicité gratuite de la part de médias qui, certes, le dénonçaient mais assuraient sa communication, sans comprendre que toute publicité est de la bonne publicité. Les médias qui dénoncent le clown narcissique aujourd'hui ont grandement contribué à son élection en lui offrant des heures de publicité gratuite¹ et ils continuent à parler de politique comme s'il s'agissait d'analyse psychologique d'un seul acteur sur la scène politique.

Un psychanalyste américain, Joel Whitebook, a publié un article fort intéressant en mars dernier dans lequel il analyse le sentiment de confusion créé par les multiples déclarations contradictoires

* UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

¹ <<https://www.thenation.com/article/the-discourse-suffers-when-trump-gets-23-times-as-much-coverage-as-sanders/>>.

et les mensonges de Trump². Ce sentiment de confusion touche les Américains qui ont voté pour Clinton et les intellectuels ou journalistes qui avouent ne pas comprendre pourquoi, en dépit de tous ses mensonges, ses revirements, ses palinodies et l'abjection de ses déclarations ou décisions, Trump reste populaire auprès de travailleurs qui vont souffrir de ses décisions dans le domaine de la santé, de l'impôt ou de l'environnement.

L'approche psychologique n'est pas sans intérêt et les divers diagnostics discutés dans les médias semblent pertinents : personnalité narcissique, Alzheimer débutant, incapacité à éprouver de l'empathie. La question politique ne peut cependant être épuisée par la psychologie. L'intérêt pour les bizarreries ou les déclarations plus ou moins abjectes peut servir d'écran et oblitérer les caractéristiques politiques systémiques.

26 On rapproche souvent les présidences Trump et Nixon pour évoquer à la fois le côté paranoïaque de ces deux présidents, leurs mensonges répétés, leurs actions illicites et pour évoquer la possibilité d'une destitution de Trump. Nixon, on le sait, avait démissionné en 1974 pour échapper à une destitution qui paraissait certaine. Kissinger avait dit, probablement en parlant de Nixon : « Même les paranoïaques ont des ennemis ». Nixon avait monté une opération de piratage du siège du parti démocrate dans l'immeuble Watergate et l'affaire avait précipité sa chute. Certains démocrates espèrent pouvoir destituer Trump en alléguant qu'il serait la marionnette de Poutine et aurait violé la loi américaine par ses contacts avec une puissance étrangère.

Les dangers de la focalisation sur la personnalité de Trump

Au-delà des psychologies parfois semblables il faut noter que Nixon, après avoir relancé la guerre du Vietnam, avait su négocier avec la Chine et se débarrasser de l'influence du lobby chinois pro-Taiwan auquel il avait appartenu³. Il était le dernier président keynésien et avait créé l'agence de protection de l'environnement que Trump veut détruire de l'intérieur. Tout aussi narcissique et paranoïaque qu'il ait été, Nixon avait su résister, sur certains plans, aux forces de pouvoir

² « Trump's Method, Our Madness », 20 mars 2017. <https://www.nytimes.com/2017/03/20/opinion/trumps-method-our-madness.html?&_r=1>.

³ <<https://consortiumnews.com/2017/05/20/how-china-lobby-shaped-america/>>.

constituées. Tel n'est pas le cas de Trump dont les mots⁴ n'ont aucune valeur puisqu'ils disent une chose et son contraire à divers moments et que, par ailleurs, il a du mal à faire des phrases complètes et cohérentes.

Si nous quittons le domaine de la psychologie du président américain et que nous analysons les décisions de l'administration Trump au regard de l'histoire et de la sociologie des instances de pouvoir, alors la confusion s'éclaire et nous retrouvons un tableau assez connu. Les médias, tout comme la population américaine, souffrent cependant souvent d'amnésie concernant l'histoire américaine. Gore Vidal avait appelé son pays, « les États-Unis de l'amnésie » dans un livre publié en 2004 qui analysait la catastrophe de l'administration Bush⁵.

Il faut rappeler ici que même si le président américain a de nombreux pouvoirs, notamment en politique étrangère, il n'agit pas seul et qu'en dehors des freins et contrepoids constitutionnels, il est entouré de conseillers et d'un cabinet, certes nommés par lui mais qu'il ne contrôle pas totalement. Dire « Trump a décidé ceci ou cela » est donc une facilité de langage qui, en dehors de la sphère purement psychologique, est problématique. Dans le cas de Trump, les choses sont plus compliquées que pour Obama car le président actuel ne semble pas avoir de corps doctrinal bien établi et il s'intéresse surtout à sa notoriété et à la possibilité de gagner, ses combats ou ses milliards. Les présidents Reagan et George W. Bush avaient eux aussi des compétences politiques limitées et étaient très dépendants des notes rédigées à leur intention par leurs conseillers ou ministres. Déjà certains s'interrogeaient sur la santé mentale de Reagan et son début d'Alzheimer et Dick Cheney, le vice-président qui s'était autoproclamé, était connu comme étant « le vrai président ». Néanmoins, Reagan et George W. Bush avaient une sensibilité hyper-réactionnaire bien établie, donc une ligne idéologique structurante.

L'entourage de Trump joue sur le fait que ce président n'a pas de convictions bien établies et n'a pas beaucoup d'appétence pour le travail intellectuel nécessaire à la direction d'un pays. Il se laisse facilement influencer, pour ne pas dire berné, par son vice-président, son chef de cabinet ou ses conseillers qui contrôlent ce qu'il lit en sus des médias

⁴ On trouvera un exemple de phrase longue, incohérente et au sens indéchiffrable à l'adresse suivante : <<http://www.alternet.org/personal-health/video-suggests-trump-suffering-alzheimers>>.

⁵ *Imperial America : Reflections on the United States of Amnesia*, New York, Nation Books, 2004.

à sensation d'extrême droite comme *Breitbart news* ou *Fox News* qu'il affectionne. Le site *Politico* raconte comment Trump a été abusé par un conseiller à la sécurité nationale qui lui a montré deux couvertures de *Time Magazine* sur les phénomènes climatiques. Trump n'ayant aucune connaissance ou pratique de lecture quotidienne de la presse de qualité est facilement influençable⁶.

La question qui se pose pour n'importe quelle administration est donc particulièrement importante pour Trump. Si Reagan ou Bush fils avaient leurs fiches et leurs discussions avec des conseillers proches, Trump, en si peu de temps depuis son accession au pouvoir, semble changer fréquemment de conseillers et donc de sources d'influence. Elles comprennent Steve Bannon qui vient de la droite isolationniste la plus dure, sa fille Ivanka ainsi que son gendre Jared Kushner, un partisan de la colonisation juive dans les territoires palestiniens. Ces sources d'influence comprennent aussi tous les ministres issus de la banque, notamment Goldman Sachs, et les généraux qui sont plus nombreux que dans n'importe quelle administration précédente.

28

Un président littéralement ignare qui n'a pas de pensée politique cohérente est entouré de personnalités aux vues souvent contradictoires. Il est donc une multimarionnette soumise à des influences dont il ne mesure pas toujours la signification mais il est aussi habitué à se faire obéir et donc il cherche à imposer ses vues, vues qui sont fabriquées par les lectures très contrôlées que lui offre son entourage. Bush fils déjà disait : « C'est moi qui décide » même lorsque sa décision avait été soigneusement préparée par Cheney et sa bande de néoconservateurs. Reagan aussi décidait ce que ses conseillers voulaient qu'il décide.

Le président américain est donc bien, comme le disent les démocrates, incompetent et imbu de lui-même ; il contrôle néanmoins le ballet des conseillers et conseillers et choisit les positions qu'il va défendre en fonction de l'impact qu'elles vont avoir sur sa célébrité ou sa fortune. La situation d'un président inculte et peu travailleur n'est pas nouvelle, celle d'un président vulgaire et sourcilieux non plus. On ne sait pas toujours qui décide quoi à Washington mais le cadre général des décisions qui sortent du chaos organisationnel de la Maison-Blanche n'est pas très difficile à décrypter.

Les casseurs républicains n'ont pas attendu l'arrivée de Trump pour démanteler l'État social. En 2001, Grover Norquist, un cacique

⁶ « How Trump gets his fake news », <<http://www.politico.com/story/2017/05/15/donald-trump-fake-news-238379>>.

du parti républicain qui bataillait pour réduire les impôts, avait déclaré : « Je ne veux pas abolir l'État (*gouvernement*). Je veux simplement le réduire à une taille où je pourrai le tirer jusqu'à la salle de bains pour le noyer dans la baignoire »⁷. La destruction de l'État, tout au moins de la main gauche de l'État, fait partie du programme des républicains depuis les années 1960⁸. Trump qui n'avait pas les faveurs de l'appareil de ce parti avant son élection n'en est pas moins aligné sur cette position. En ce qui concerne la main droite de l'État, c'est-à-dire les dépenses militaires, c'est tout le contraire bien évidemment.

La ministre de l'Éducation, Betsy DeVos, vise la destruction de l'école publique. Elle fait partie des milliardaires nommés par Trump et ses enfants ont fait leurs études dans des établissements privés religieux. Scott Pruitt, un climato-sceptique comme Trump, nommé à la tête de l'EPA (Agence de protection de l'environnement), est un opposant aux mesures de protection de l'environnement et notamment des décisions de la COP 21 qui s'est tenue à Paris. Il avait, dans le passé, intenté de multiples procès à l'agence qu'il dirige aujourd'hui. L'administration Trump s'emploie à détruire les mesures prises par l'administration Obama et à relancer l'exploitation du charbon car Trump et son ministre ne croient pas au réchauffement climatique. Durant la campagne, le candidat démagogue avait affirmé que la théorie du réchauffement climatique était une mystification des Chinois. Aujourd'hui, après les insultes et les menaces visant la Chine, Trump a changé de ton mais n'a pas changé sur le climat comme le montre sa décision de se retirer de l'accord de Paris. Rick Perry est à la tête du ministère de l'énergie, un ministère qu'il voulait éliminer lors de la campagne des primaires. Trump a nommé des casseurs avec une mission claire : détruire les institutions étatiques qui protègent les citoyens. Ce faisant, il est dans la ligne hyper-réactionnaire du parti républicain.

Sur l'assurance santé, connue sous le nom d'« Obamacare », Trump veut, comme son parti, moins de couverture sociale, alors que, contrairement aux assurances santé en Europe occidentale, l'Obamacare n'est pas une assurance universelle et laisse environ 30 millions de personnes sur le carreau, les républicains veulent faire

⁷ Interview à NPR, 24 mai 2001.

⁸ Lire : Thomas Frank, *The Wrecking Crew : How Conservatives Ruined Government, Enriched Themselves, and Beggared the Nation*, New York, Henry Holt, 2008. On peut aussi visionner une interview de Chomsky sur ce thème : <https://www.democracynow.org/2017/4/4/chomsky_trump_administration_is_aiming_to>.

baisser le niveau de couverture. Les premiers affectés seraient ou seront (la Chambre des représentants a voté pour la réforme, le Sénat pas encore) ceux qui ont voté pour Trump parmi les classes populaires.

Comme l'appareil du parti républicain, Trump veut baisser les impôts, surtout pour les plus fortunés et pour lui-même et sa famille. Cette baisse des impôts ne l'empêche pas de solliciter du Congrès une augmentation du budget militaire de 54 milliards de dollars. Les républicains, qui faisaient des déficits budgétaires l'une de leurs priorités lorsqu'ils n'étaient pas au pouvoir, ne se soucient pas de la contradiction entre baisse des rentrées fiscales et dépenses accrues. En effet, l'augmentation des dépenses militaires ne sera pas compensée par une réduction des services sociaux.

Le programme réactionnaire des républicains n'est en aucun cas bloqué par celui qui déclarait vouloir nettoyer « le marigot de Washington ». Au contraire, les crocodiles réactionnaires se baignent à l'aise dans ce marigot. Trump a beau ne pas savoir aligner deux mots et faire le contraire de ce qu'il a annoncé dans sa campagne, il donne satisfaction aux classes dominantes sur de très nombreux plans.

30

Le bouffon et la guerre perpétuelle

En ce qui concerne la politique étrangère, le changement entre les déclarations de campagne et les décisions effectivement prises est remarquable. On soupçonnait Trump d'être la marionnette de Poutine alors même qu'il était la marionnette de la famille d'oligarques américains comme la famille Mercer ou Sheldon Adelson. Il avait affirmé son admiration pour Poutine, un autocrate comme il voudrait en être un, et dans l'espace médiatique on a confondu son admiration pour un homme fort avec de la collusion avec lui. Trump est un admirateur des hommes forts non démocratiques ou à faible validation démocratique, comme Erdogan qui fait tout pour ressembler à un sultan ottoman, ou Duterte, le dirigeant philippin qui a l'insulte aussi facile que la gâchette pour tuer ceux qu'il croit être des trafiquants de drogue, ou encore Netanyahu qui n'a que faire du droit international ou des mises en garde des présidents américains et continue le grignotage des terres palestiniennes.

Depuis son arrivée au pouvoir, Trump a fait bombarder les forces du régime syrien, un allié de la Russie et l'ambassadrice américaine aux Nations unies, Nikki Haley, a mis la Russie en garde sur la Crimée et la Syrie dans un style habituel chez les néoconservateurs. Rex Tillerson

avait reçu une médaille des mains de Poutine mais il est lui aussi, en tant que secrétaire d'État, un critique sévère de la Russie.

Si l'on écarte le chaos foisonnant des déclarations hautes en couleur d'un candidat peu cultivé et que l'on analyse les premières décisions, on voit que les États-Unis de Trump ne se sont en aucun cas rapprochés de la Russie. Un petit nombre d'observateurs de gauche, comme Steve Cohen, avaient déclaré que tenter de trouver des solutions diplomatiques sur l'Ukraine et la Syrie en accord avec la Russie serait une bonne idée. La diplomatie a lieu entre pays qui ont des intérêts différents et peut permettre d'éviter la guerre. Donc ce qu'Obama avait appelé un « nouveau départ » (*reset*) avec la Russie aurait pu être une ouverture diplomatique intéressante. La suite de ratages dans les relations américano-russes a continué. Certains ont voulu voir dans la reprise de la rhétorique de guerre froide un signe que les soupçons de collusion entre Trump et Poutine encourageaient le dirigeant américain à se distancer de son ami russe. On peut plutôt y voir l'influence de l'État profond⁹ ou de ce que C. Wright Mills appelait « l'élite du pouvoir ».

Trump le fanfaron se faisait fort de virer Goldman Sachs du marigot de Washington et accusait sa rivale, Clinton, avec quelques justifications, d'être dans la poche de Wall Street. Arrivé au pouvoir, Trump délègue sa politique économique à Goldman Sachs qui n'avait jamais eu autant de représentants dans une administration. Nomi Prins dit à juste titre que Trump a été « goldmanisé »¹⁰ et parle d'une administration « à la Gatsby le magnifique »¹¹. Steven Mnuchin, le secrétaire au Trésor en est la parfaite illustration. Donc ici pas de grande différence avec l'administration Obama elle aussi « goldmanisée », aucune différence avec Hillary Clinton mais une indication sur le type de changement entre discours de campagne démagogique et pratique néolibérale favorable aux banques. Le fanfaron parle de virer les banques puis leur donne tout pouvoir. Il passe très vite de « mon ennemi, la finance » à « ma grande amie, la finance ». Le fanfaron vante les mérites de Poutine et lui demande même d'intervenir dans

⁹ Mike Lofgren, *The Deep State, The Fall of the Constitution and the Rise of a Shadow Government*, New York, Viking, 2016.

¹⁰ <http://www.tomdispatch.com/post/176236/tomgram%3A_nomi_prins%2C_goldmanizing_donald_trump/>.

¹¹ <<https://www.theguardian.com/commentisfree/2016/dec/02/donald-trump-cabinet-positions-wealthy-key-interests>>.

la campagne américaine en révélant les courriers électroniques de sa rivale puis adopte les politiques de guerre froide des administrations précédentes. Le schéma est le même : discours anti-élites et opposé aux pratiques habituelles puis retour illico aux pratiques habituelles.

Pour attirer les travailleurs déclassés qui voulaient, selon le bon mot de Michael Moore, envoyer un « cocktail Molotov dans le système » néolibéral qui les avaient condamnés à la précarité, Trump le bouffon contradictoire et inculte avait, et a toujours, son utilité. Pour diriger le pays, les élites, c'est-à-dire les classes dominantes du monde des affaires et des médias qu'il possède, les bonnes vieilles règles avec les bonnes vieilles têtes restent valables. Chomsky dit que le monde des affaires pratique un marxisme vulgaire et a une conscience de classe aiguë car il sait ce qu'est la lutte des classes¹². Trump amuse la galerie, fait croire qu'il va nettoyer les écuries d'Augias, attire les crédules, se fait élire puis laisse ceux qui ont le vrai pouvoir décider de tout. Mais il continue ses numéros de cirque à destination de ceux qu'il a déjà dupés pour l'élection.

32

Ainsi il décide de bombarder une base militaire en Syrie après une accusation d'utilisation de gaz chimiques par le régime. Certains analystes du renseignement émettent des doutes¹³ mais les médias dominants applaudissent, y compris ceux qui semblent être les plus viscéralement opposés à Trump. Quelques missiles Tomahawk suffisent à obtenir les applaudissements des libéraux américains ou de certains socialistes en France. Le régime syrien est, de toute évidence, coupable de nombreux crimes, tout comme les groupes djihadistes qui s'opposent à lui. La situation en Syrie est compliquée car, en plus d'une guerre civile meurtrière, il s'y déroule d'autres guerres par procuration, notamment entre l'Arabie saoudite et l'Iran. Trump a changé d'avis en 63 heures sur la Syrie. Ces bombardements n'ont aucun effet sur le terrain mais amadouent le complexe militaro-industriel-médiatique. Trump devient alors un héros, alors même qu'il a non seulement violé la loi américaine et le droit international mais a rendu la diplomatie plus difficile.

¹² Warren Buffett, l'un des capitalistes les plus fortunés le dit explicitement lorsqu'il déclare : « Oui, c'est vrai, il y a une lutte de classes mais c'est ma classe, la classe des riches qui fait la guerre et nous gagnons. » Le livre de Thomas Piketty, *Le Capital au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2013, documente cette victoire du capital.

¹³ <<https://consortiumnews.com/2017/04/26/intel-vets-voice-doubts-on-syrian-crisis/>>.

Cet épisode souligne la superficialité de certaines formes de résistance à Trump. Les comédies satyriques, comme *Saturday Night Live*, qui le visent pullulent et il y a confusion entre rire d'une personnalité au-delà du vrai et du faux et opposition politique organisée. Il suffit que Trump bombarde comme il twitterait pour que l'opposition soit réduite aux marges dissidentes. Par ces bombardements impulsifs, Trump montre son ignorance et son incompetence mais il assure le triomphe du complexe militaro-industriel-médiatique qui se satisfait de guerre permanente sans issue. Lorsque quelques jours plus tard Trump donne l'ordre de lâcher sur l'Afghanistan la plus grande bombe non nucléaire jamais lancée, appelée « la mère de toutes les bombes », mêmes déclarations laudatives des médias dominants alors que, bien sûr, lancer une bombe, aussi puissante soit elle, ne résoudra en rien le conflit asymétrique vieux de seize ans en Afghanistan.

En Syrie comme en Afghanistan, Trump, c'est-à-dire la fine équipe qui le dirige, n'est pas intéressé par des solutions politiques pour sortir de la guerre mais plutôt par la poursuite de guerres interminables et ingagnables.

Sur Israël, les deux candidats à l'élection américaine étaient en lutte pour afficher leur soutien et leur fidélité au régime de Netanyahu. Ils avaient tous les deux fait le déplacement pour parler au dîner de l'AIPAC, le lobby pro-israélien, et bénéficiaient tous les deux d'un soutien financier important de la part d'un oligarque pro-israélien (Haim Sabban pour Clinton, Sheldon Adelson pour Trump). Netanyahu était ami avec les deux mais préférait Trump qui avait l'avantage d'être très anti-Obama. Trump avait promis de transférer l'ambassade américaine de Tel Aviv à Jérusalem. Il a nommé David Friedman, un soutien de la colonisation, ambassadeur en Israël. Netanyahu est venu en février 2017 jubiler devant les caméras américaines. Et pourtant l'ambassade qui devait déménager dès les premiers jours d'une administration Trump, est toujours à Tel Aviv, au grand dam de l'ami, homme fort d'Israël.

Là encore, on peut sentir la force du complexe militaro-industriel car les forces armées ne sont pas favorables à une décision qui aliénerait le monde arabe, notamment sunnite, alors même que ce monde est un très bon client pour les industries d'armement américaines.

Obama, qui n'avait pas de bonnes relations personnelles avec Netanyahu, avait quand même octroyé 38 milliards de dollars d'aide militaire sur dix ans à l'État hébreu. Trump reste proche de ce pays mais a rejoint la ligne de ses prédécesseurs : parler d'une solution à deux États sans rien faire pour obliger Israël à négocier sérieusement. Laisser la

situations s'enliser, la colonisation avancer et les faits accomplis empêcher la création d'un État palestinien. Mais il faut le faire sans le dire pour ne pas fâcher les régimes arabes dictatoriaux qui achètent des armes en quantité. Trump rejoint la ligne de l'État profond et ici son reniement apparent n'est qu'un changement superficiel. Le général Moshe Dayan avait trouvé la formule qui caractérisait la relation entre les États-Unis et Israël ; elle reste valable avec Trump : « Nos amis américains nous offrent de l'argent, des armes et des conseils. Nous prenons l'argent, nous prenons les armes et nous rejetons les conseils. »¹⁴

Le soutien de Trump à Israël s'accompagne de déclarations passablement problématiques concernant la Shoah et les actes antisémites dont seraient responsables, selon lui, les victimes elles mêmes ; les attaques antisémites ont connu une recrudescence sans précédent aux États-Unis depuis l'élection de celui qui fut applaudi par le Ku Klux Klan et l'extrême droite raciste qui croit en la suprématie blanche. Trump montre encore une fois que l'on peut soutenir Israël et son gouvernement d'extrême droite sans pour autant être très clair en ce qui concerne l'antisémitisme¹⁵¹⁶.

34

La première sortie de Trump hors des États-Unis souligne la victoire de ce que l'on appelle l'Établissement de politique étrangère américaine (*Foreign Policy Establishment*) ou encore ici, « l'État profond » dans le sens de Mike Logren. Trump a débuté son périple par une visite à l'Arabie Saoudite à qui il a vendu pour plus de 100 milliards de dollars d'armements ; les contrats annoncés pourraient atteindre 400 milliards durant la prochaine décennie. Le fait qu'il ait critiqué ce pays durant la campagne, notamment pour la domination des femmes et aussi pour les financements de la fondation Clinton, tout comme le fait qu'il ait fait un amalgame entre tous les musulmans et les terroristes ne comptent pas. L'accord avec le pays qui, comme l'avait bien dit Kamel Daoud, est coresponsable avec les États-Unis envahisseurs de l'Irak de l'émergence de Daesh et que l'écrivain décrit comme « un Daesh qui

¹⁴ Cité par Avi Shlaim, *The Iron Wall, Israel and the Arab World*, New York, Norton, 2000.

¹⁵ <https://www.democracynow.org/2017/2/2/the_de_judification_of_the_holocaust_ainsi_que_https://www.democracynow.org/2017/2/16/trump_is_asked_about_rising_anti>.

¹⁶ Netanyahou et ses déclarations sur le grand mufti de Jérusalem qui aurait soufflé à Hitler l'idée de la solution finale est dans la même orbite aux accents révisionnistes. « Nétanyahou fait du grand mufti de Jérusalem l'inspirateur de la "solution finale" » ? *Le Monde*, 21 octobre 2015.

a réussi »¹⁷, est donc lui aussi en totale contradiction avec les discours de campagne dont on ne sait pas si leur seule fonction n'était pas de se distinguer d'Obama et de Clinton.

Les États-Unis renouent avec leur allié sunnite qui a pourtant favorisé le terrorisme, ce pays dont sont issus 15 des 19 terroristes du 11 septembre 2001 et qui mène, avec des armes américaines, une guerre terrible au Yémen. Cette guerre est quasiment oubliée des pays occidentaux car elle est menée par « notre amie l'Arabie » qui nous achète des armes et investit chez nous. Trump a violemment attaqué l'Iran, qui pourtant est son allié en Irak contre Daesh, et alors même que Téhéran est plus démocratique que l'Arabie Saoudite et ne mène pas d'attaques terroristes visant les États-Unis. Trump rejoint la ligne Netanyahu et attaque l'un des succès de l'administration Obama, l'accord sur le nucléaire iranien signé en juillet 2015.

Les ventes d'armes n'expliquent pas tout. La conjonction entre les volontés du *lobby* pro-Israël et celles du lobby prosaoudien est patente : ces deux pays sont inscrits dans l'hostilité totale au régime chiïte, pour des raisons différentes car Israël veut surtout affaiblir le Hezbollah soutenu par Téhéran et l'Arabie Saoudite veut rester la plus grande puissance régionale. Le gouvernement d'extrême droite à Jérusalem et l'administration des militaires et milliardaires à Washington sont d'accord pour faire de l'Iran leur bête noire et leur ennemi officiel. Le fanfaron qui faisait son numéro de cirque démagogique pendant la campagne a fait semblant de s'intéresser au sort des femmes saoudiennes puis a préféré créer des emplois dans le secteur de la défense en vendant des armes à un pays coresponsable du chaos moyen oriental. Pro-Poutine et anti-Arabie durant la campagne, Trump est devenu anti-Russie et pro-Ryad dès qu'il a commencé à prendre des décisions en tant que président. Il a été pro-Israël avant, pendant et après la campagne. Il a donc rejoint les lignes directrices du complexe militaro-industriel.

L'Iran est l'allié du régime tyrannique et meurtrier d'Assad en Syrie et aussi de la Russie. Les actions de Trump parlent plus fort que ses paroles de campagne. Il n'est pas aligné sur la Russie mais sur les faucons israéliens et américains à qui il donne toute satisfaction : armes et argent à Israël, soutien à l'Otan et diabolisation de l'Iran qui

¹⁷ *New York Times*, 21 novembre 2015. <https://www.nytimes.com/2015/11/21/opinion/larabie-saoudite-un-daesh-qui-a-reussi.html?_r=1>. « Daesh a une mère : l'invasion de l'Irak. Mais il a aussi un père : l'Arabie saoudite et son industrie idéologique. »

ne représente aucun danger pour les États-Unis. Les risques d'une déflagration impliquant deux blocs de pays entre, d'une part, les pays sunnites regroupés derrière l'Arabie Saoudite, les États-Unis et l'Europe occidentale et, d'autre part, l'Iran et la Russie avec un rôle ambigu de la Turquie sunnite et membre de l'Otan mais en partie alignée sur Moscou.

Les actions de l'administration Trump ont recréé les conditions de la guerre froide et justifient les dépenses militaires accrues. Le nouvel axe d'ennemis permet la mobilisation et l'achat d'armements plus sophistiqués que ceux nécessaires à une guerre contre le terrorisme. La Russie est un ennemi parfait car elle est de taille suffisante pour mobiliser le complexe militaro-industriel mais a moins de ressources que la Chine pour contrecarrer les projets américains. La nature de son régime, autocratique et répressif, n'est pas un facteur en ce qui concerne les relations internationales. L'Arabie Saoudite coupe les têtes et ne connaît pas la démocratie ou l'égalité hommes-femmes, elle est aussi terriblement homophobe, ce n'est pas ce qui détermine les relations avec elle. Que la Russie soit une kleptocratie, une autocratie homophobe ou même une « démocratie », n'est pas le problème qui détermine les relations avec les États-Unis.

36

Les déclarations intempestives de Trump durant la campagne avaient effrayé les classes dominantes. Il affirmait que l'Otan était obsolète, une position fréquente à gauche en Europe¹⁸ et qu'il fallait avoir de bonnes relations avec la Russie. Ces déclarations n'étaient probablement pas plus significatives que son envie de s'en prendre à la finance mais elles furent mal vécues par la classe dirigeante qui voyait un républicain mettre le consensus en danger.

Trump n'est pas antisystème mais la marionnette des classes dominantes

Aujourd'hui les démocrates et les libéraux tentent d'expliquer la victoire de Trump par une intervention russe en sa faveur alors que les facteurs domestiques qui expliquent la défaite de Clinton sont connus et suffisent à interpréter le résultat de l'élection¹⁹ : à savoir un système électoral archaïque et inique qui permet à celui ou celle qui perd le

¹⁸ Régis Debray, « La France doit quitter l'Otan », *Le Monde diplomatique*, mars 2013.

¹⁹ Lire : Thomas Frank, *Listen, Liberal : Or, What Ever Happened to the Party of the People ?* New York, Henry Holt, 2016.

vote populaire de gagner le vote des grands électeurs²⁰, la suppression de plus d'un million d'électeurs des minorités, surtout noirs, des listes électorales²¹, une campagne catastrophique et désorganisée de Clinton qui était plus proche de Wall Street que des travailleurs affectés par les délocalisations. Pour expliquer leur défaite, les néolibéraux et les néoconservateurs, qui avaient fait cause commune autour de Clinton, ont voulu chercher une cause extérieure qui les exonère de toute responsabilité et aimeraient maintenant lancer une procédure de destitution contre Trump pour intelligence avec une puissance étrangère.

Les motifs de destitution de Trump ne manquent pas, notamment la clause dite des émoluments pourrait être invoquée car les conflits d'intérêts entre la fonction et les affaires de Trump ne manquent pas, mais l'invocation de la Russie permet de créer du consensus et satisfait des centres de pouvoir. Trump est néanmoins toujours utile aux réactionnaires du parti républicain car il a gardé le soutien d'une grande partie de son électorat et sait faire un numéro de démagogie comme personne. Il vend très bien tous les programmes de destruction du social, de refus de protéger l'environnement, de baisse des impôts et fait la publicité adéquate pour la guerre perpétuelle.

37

Il n'est pas « l'idiot utile » de Poutine, pour utiliser l'expression de Lénine que tout le monde reprend à tort et à travers, et son ralliement aux lignes de force du complexe militaro-industriel le souligne. Il est cependant un clown utile à ce même complexe qui a besoin d'un bouc émissaire crédible à l'étranger. Précisons que le bouc émissaire n'est pas forcément un ange, il a très souvent des faiblesses ou des côtés fort problématiques, comme Saddam Hussein en Irak ou l'Iran en tant que pays. La Russie n'est pas un parangon de vertu, cela va sans dire, mais ce n'est pas pertinent pour expliquer pourquoi elle fonctionne comme bouc émissaire des Démocrates ou de ceux qui veulent destituer le président catastrophe.

La Chine, qui espionne les États-Unis comme elle est espionnée par eux, tue des agents américains²² et est le véritable concurrent des

²⁰ <<https://www.nytimes.com/elections/results/president>>.

²¹ On pourra se reporter au travail de Greg Palast sur la méthode d'exclusion des électeurs noirs et hispaniques dont voici une présentation : <http://www.salon.com/2017/01/10/the-massive-election-rigging-scandal-the-media-ignored_partner/> et une interview avec l'auteur : <https://www.youtube.com/watch?v=BUSITkhiZUI>>.

²² « Killing C.I.A. Informants, China Crippled U.S. Spying Operations » *New York Times*, 20 mai 2017.

États-Unis sur les plans économique et même militaire ; elle est tout aussi tyrannique et oligarchique que la Russie mais n'est pas traitée de la même manière. Le fait qu'elle soit bien plus forte que la Russie, à tel point que Hillary Clinton s'était demandée « comment être dur avec son banquier », explique la différence de traitement. La Chine est trop forte et son économie trop imbriquée avec celle des États-Unis pour que les conflits prennent un tour virulent²³.

Pendant la campagne, Trump avait insulté ce pays, une habitude chez lui, en affirmant qu'il jouait avec le cours de sa monnaie et profitait du libre-échange pour plumer les États-Unis. Puis, changement radical une fois élu et alignement sur la position de l'établissement néolibéral et libre-échangiste. C'est lors d'un dîner dans sa résidence privée de Floride avec le secrétaire général du parti communiste chinois Xi Jinping début avril que Trump, lors du dessert, « un délicieux gâteau au chocolat », annonça qu'il avait lancé 59 missiles Tomahawk sur un aéroport syrien. Désinvolture avec un invité de marque représentant la superpuissance économique rivale des États-Unis, puis désinvolture lorsque, interrogé par une journaliste, il affirma qu'il avait bombardé... l'Irak. Le style Trump est là : inconscience de la gravité de ses actes, déclaration d'amitié à ceux que l'on a insultés quelque temps auparavant (et parfois colère contre les proches d'hier). Ce style cependant ne s'écarte pas politiquement des grandes lignes réactionnaires de son parti ou des lignes d'interventionnisme impérial partagées par presque toute la classe politique.

Trump traite la politique comme s'il s'agissait de faire un bon coup dans l'immobilier. Il montre sa cruauté et son ignorance ; il est vraiment un président catastrophe, comme Bush junior dont il ne faut pas oublier la guerre en Irak qui a déstabilisé le monde entier, mais dans un style plus brouillon encore. Tant qu'il reste l'instrument qui permet aux réactionnaires d'imposer leur agenda, qu'il fait la guerre, vénère l'Otan et augmente les dépenses militaires tout en baissant les impôts pour les plus fortunés et casse les réglementations environnementales, il sera utile à ces élites qu'il effrayait par ses rodomontades vulgaires et ses idées apparemment iconoclastes. Trump est ignare mais il n'est pas idiot, il a très bien compris comment tromper les classes populaires en leur servant un discours fait de bribes de gauche, de xénophobie et de simplisme et son soutien populaire le protège des Républicains

²³ <<https://www.theguardian.com/world/2010/dec/04/wikileaks-cables-hillary-clinton-beijing>>.

traditionnels dont il peut briser les carrières. Ceux-ci sont tout aussi réactionnaires mais plus policés que lui.

Dans tous les domaines, il prend le risque de la catastrophe ; écologie, guerre nucléaire avec la Russie, nouvel embrasement au Moyen-Orient, accroissement des inégalités, casse de l'assurance santé mais il ne s'intéresse qu'à sa personne, sa célébrité et à ses affaires. Un tel bouffon égocentrique est une bonne marionnette pour les classes dominantes dans un pays où les valeurs du divertissement dans la société de consommation ont triomphé de l'esprit de sérieux. Neil Postman avertissait il y a plusieurs décennies qu'aux États-Unis « on s'amusait à en mourir »²⁴. L'enfant roi de 71 ans qu'est Trump est le produit de la télé-réalité et du complexe militaro-industriel. Comme le dit Chris Hedges, « Trump est le symptôme pas la maladie »²⁵, la maladie qui affecte les États-Unis est celle de la guerre perpétuelle et du racisme.

Aux États-Unis les scientifiques spécialistes de chimie atomique ont mis au point ce qu'ils appellent « l'horloge du jugement dernier » (*Doomsday Clock*) qui mesure les dangers d'extinction de l'espèce humaine. L'extinction de l'espèce humaine interviendrait à minuit. L'élection de Trump a fait avancer l'aiguille de cette horloge métaphorique à minuit moins deux minutes et demie²⁶. Cependant, l'État de sécurité nationale et les élites des classes dominantes se réjouissent de voir que Trump se normalise. *Business as usual*, avec ou sans bouffon²⁷.

²⁴ *Amusing Ourselves to Death : Public Discourse in the Age of Show Business*, New York, Viking, 1985.

²⁵ <http://www.truthdig.com/report/item/trump_is_the_symptom_not_the_disease_20170514>.

²⁶ <<http://www.alternet.org/visions/chomsky-why-trump-pushing-doomsday-clock-brink-midnight>>.

²⁷ On pourra trouver une présentation de la détérioration des conditions de vie aux États-Unis dans le livre de Noam Chomsky, *Requiem for the American Dream*, qui est tiré du film du même nom. New York, Seven Stories Press, 2017.

Résumé

Au-delà des traits psychologiques accusés du personnage, Donald Trump s'est entouré d'une équipe de conseillers influents qu'il ne contrôle pas totalement et qui exercent d'autant plus d'influence sur lui qu'il n'a guère d'affection pour le travail intellectuel nécessaire à la direction d'un pays. Les premières mesures indiquent que le nouveau président donne satisfaction aux classes dominantes dans de nombreux domaines. En matière de politique étrangère, l'orientation est très éloignée des discours de campagne et accompagne les intérêts du complexe militaro-industriel qui s'installe dans la guerre perpétuelle.